

— NOUVELLES PAGES DE JOURNAL (1932-1935) par André Gide (N. R. F.).
— RETOUR DE L'U. R. S. S., par André Gide (N. R. F.). — ~~GENEVIEVE~~,
par André Gide (N. R. F.).



Le même courrier nous apporte trois petits livres d'André Gide : *Nouvelles pages de journal* (1932-1935), *Retour de l'U. R. S. S.* et *Geneviève*. Disons tout de suite que celui des trois qui était le plus attendu et qui cause le plus de brouhaha est le second. Je n'en parlerai pas aussitôt cependant, car il ne m'importe pas, à cette place, d'utiliser contre le communisme les déceptions d'André Gide. Je voudrais, au contraire, ne pas quitter un instant l'aventure particulière de Gide dont la conversion à l'U. R. S. S., si imprudemment exploitée, n'est que l'une des péripéties. Cette aventure est, en elle-même, assez émouvante, assez suggestive, pour qu'on n'en fausse pas le sens, pour qu'on ne la détourne pas de sa ligne. Tout le sujet, tout le drame est en Gide, et il convient, quand on en parle, de garder cette trop rare probité de l'esprit dont Gide lui-même, par des ouvrages comme ceux-ci, son *Journal* et ses pages sur la Russie stalinienne, nous donne un exemple particulièrement courageux. Je veux m'y efforcer pour ma part. Qu'il me soit donc permis de reprendre cette affaire d'un peu loin pour la prendre sous son angle exact.

*
* *

« Toute pensée, tout système philosophique sont l'expression d'une personnalité, écrit à la première page de son *André Gide* (librairie Stock), M. Léon Pierre-Quint. Entre l'œuvre et la vie de Gide, les rapports sont plus étroits, plus dépendants que chez tout autre essayiste. La morale gidienne est éclairée constamment par la vie de l'auteur, par son évolution, par les débats de sa conscience, par les nuances de son caractère. »

Il n'est donc pas possible d'expliquer et de comprendre parfaitement l'œuvre d'André Gide sans connaître le drame de sa vie, et le drame de sa vie, dont ses confessions nous ont livré l'aveu avec un sang-froid qui n'est pas du cynisme, ne peut être ici qu'indiqué à peine, sinon complètement tu. Que le lecteur qui pense encore qu'il suffit de ne pas nommer certaines choses pour les empêcher d'être — ou qui, plus justement, pense que nommer les choses c'est leur donner une réalité plus présente et plus active — veuille bien tenir compte de cette discrétion.

André Gide, qui naquit à Paris en



Quand André GIDE vivait à Rouen...

« La maison faisait angle entre la rue de Crosne et la rue de Fontenelle. Elle ouvrait sa porte cochère sur celle-là; sur celle-ci le plus grand nombre de ses fenêtres. Elle me paraissait énorme; elle l'était... » (Si le Grain ne meurt, page 23)

novembre 1869, tient par sa mère à la Normandie. Son arrière-grand-père, Rondeaux de Montbray, avait été maire de Rouen, et il évoque dans *Si le grain ne meurt*, la maison qu'habitait son oncle, Henri Rondeaux, à l'angle de la rue de Crosne et de la rue de Fontenelle, et où se placent ses plus lointains souvenirs. S'il a vendu sa propriété de La Roque-Baignard, un château Louis XIII voisin de Lisieux, qu'il a décrit dans *l'Immoraliste*, il revient encore chaque année dans la maison sévère de Cuverville, proche de Criquepot, qui est le cadre de *La Porte étroite*.

Par son père, Gide tient aux Cévennes. Il a un sang huguenot mêlé de catholicisme, et les influences de deux tempéraments, de deux races, de deux provinces différentes, se contredisent en lui. Les influences de deux astres aussi, si nous l'en croyons. « J'ai découvert, note-t-il dans son *Journal*, par grand hasard et sans croire beaucoup à

d
c
se
et
n
d
tr
ir
es
la
n
ci

la
q
g
ui
te
C
p
de
fa
S
C
éc
te
ce
pl
l'
ni

pl
il
pr
Il
la
le
ce
pe
d'
de
Pe
co
ré

l'astrologie, que le 21 novembre précisément, jour de ma naissance, notre terre sort de l'influence du scorpion pour entrer dans celle du sagittaire. Est-ce ma faute, à moi, si votre Dieu prit soin de me faire naître entre deux étoiles, fruit de deux sangs, de deux provinces et de deux confessions. » Par ces contradictions mêmes, Gide se justifie.

« Souvent, écrit-il dans *Si le grain ne meurt*, je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art



(Photo N. Y. T.)

André GIDE

parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop divers qui, si non, fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi.

» Sans doute ceux-là seuls sont-ils capables d'affirmations puissantes que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. Au contraire, les produits de croisement en qui coexistent et grandissent en se neutralisant des exigences opposées, c'est parmi eux je crois que se recrutent les arbitres et les artistes. »

André Gide fut tout jeune une sorte de mauvais garçon, et la sollicitude pesante de trois femmes tristes et toutes paralysées par la crainte de mal agir ou de mal penser — dont celle de sa mère, veuve quand il eut 11 ans — ne le délivrèrent pas de ses démons.

Et il arrive à l'entrée de la vie, ayant connu de grandes ferveurs avec de grandes timidités. Une inquiétude se précise en lui, celle de la chair, qui remet en cause la morale, le puritanisme de son enfance, et qu'il exprime en la voilant de symbolisme dans les *Cabiers d'André Walter*. Il la porte, en même temps que sa Bible, en jeune

homme gauche et maniéré qui ne trouve bientôt l'issue à tant de troubles et à tant d'attentes indistinctes que dans la révolte, que dans la fuite.

En octobre 1893, Gide s'embarque avec Paul-Albert Laurens pour l'Afrique du Nord, décidé à aller jusqu'au bout de ses désirs, « aussi difficiles, déroutants, dangereux qu'ils puissent être », à vaincre toutes ses ignorances et toutes ses peurs, à jouir simplement de toute la vie. Il se connut alors lui-même exactement et, se connaissant, se sentit délivré. Mais sa joie l'étourdit : il espère qu'il peut concilier tous les contraires, la joie païenne et l'amour mystique et il épouse sa cousine le 8 octobre 1895, dans le temple d'Étretat.

Il n'a pas atteint le port des sérénités. Bien au contraire. Le voici de nouveau tourmenté, et pour longtemps, par le problème moral, en proie à l'instabilité, au perpétuel besoin d'aller ailleurs, traqué partout par sa conscience

◆
C
D
m
v
ti
R
P
v
B
S
D
6
n
V
t
P
v

et par Dieu, qui lui reprochent son péché.

Il n'aura quelque tranquillité que le jour où il pourra se dire et proclamer autour de soi qu'il n'y a pas de péché à monter sa pente, qu'on ne saurait faillir à suivre sa nature — et sans doute aussi que la conscience n'est que la voix fallacieuse de l'éducation, des parents, de la société, de la religion et que la réalité du diable, dont le repaire est notre inconscient, est plus évidente que celle de Dieu.

Une telle démarche de l'esprit est pleine de détours qui donnent au personnage d'André Gide l'apparence au moins de la complexité, car l'aventure, au fond, est peut-être plus simple qu'elle n'en a l'air.

L'influence d'André Gide s'exerça aussitôt sur un petit groupe d'écrivains pour lequel il fut le guide, et qui l'entourait véritablement de ferveur. Il collabora avec les premiers de ses amis — Jammes, Ghéon, Copeau — à la revue d'Edouard Ducoté, *L'Ermitage*, puis, après une expérience malheureuse avec Eugène Montfort, directeur des *Marges*, il fonda, en 1909, *La Nouvelle revue française*, où il prétendait revenir au classicisme même, et à la fois permettre toutes les audaces.

Deux ans après, la revue s'adjoignait une maison d'éditions et le prestige de l'une et de l'autre fut bientôt extraordinaire. Et c'est Gide alors, de 1910 à 1914, qui en ouvrit l'accès — « dignus est intrare ! » — à Jean-Richard Bloch, à Roger Martin du Gard, à Jules Romains, à Jean Giraudoux, à Alain Fournier, pendant que Jacques Copeau, animé du même esprit, s'efforçait de former un théâtre d'honnêteté, et découvrait Dullin et Jouvet. Quand Jacques Rivière prit, en 1914, la direction de la revue, le succès était certain. C'était peut-être assez pour que Gide s'y intéressât moins.

Autour de lui, d'ailleurs, une curieuse évolution se produisait. Alors qu'il devenait pour sa part de plus en plus antireligieux, ses anciens amis, Francis Jammes, Henri Ghéon, se convertissaient au catholicisme et, parmi les jeunes, Jacques Rivière semblait lui échapper pour accepter le Dieu de Paul Claudel. Certaines cicatrices se rouvraient. Le zèle des convertis cherchant à devenir ses convertisseurs, après une crise de mysticisme, le retour à un certain état d'âme religieux, anarchiquement religieux, favorisé par les émotions de la guerre, le hérissa. On cherchait à forcer sa conscience secrète et cachée, son intimité profonde et « il se sentait atteint non parce qu'il se croyait coupable, mais parce qu'il se masquait ». Il résolut d'avouer. *Corydon* et *Si le grain ne meurt*, qui paraîtront plus tard, le libèrent. Il n'est plus inquiet dès lors. « Le monstre intérieur est vaincu ». Il ne s'analyse plus, il laisse les contradictions vivre en lui, il ne résiste plus au désir et il atteint la cinquantaine.

De

des
piu
que
tive
mer

Bal
No.
me
pon
me.
sor
190
des
son
Léc
U

s'ét
ci e
dir
tion

jar
con
des
si

qui
scr
pu
pri

Me
tin
sil
C'

qu
tu
de
cu
im

So
pl
to
les

or
pi
so
pl

Fi
oi
pl
fo

le
pi
ce

qi
h
ti
n
d
e
d

L

cl
fa
tr
Fr
di
ter

ni

Il n'est jamais trop tard pour que la vie soit belle ! André Gide prétend qu'elle le soit. Il la goûte, dans l'après-guerre, avec une extrême curiosité et une joie légère. Il achève de rompre toutes les amarres et il s'en va pour le Congo, accompagné d'un jeune disciple. Il est combattu violemment et par des adversaires inégalement justes ; il fait front en publiant ses mémoires, *Si le grain ne meurt*, et son plaidoyer *Corydon*. Après un court scandale sans éclat, il semble qu'on l'accepte maintenant tel qu'il est, comme il s'est accepté lui-même, et sa gloire ne lui est plus disputée.

Ni un certain nombre de vertus que l'Evangile nous prêche, le goût du dénuement, le détachement des choses.

Ni sa paix.

Il le disait du moins. Il ne le dit plus. Le 27 octobre 1933, à Cuverville, il écrivait sur son carnet : « Je ne prends plus mon parti d'être heureux ». Il n'avait pas droit à un bonheur que la misère des autres hommes et que les injustices sociales paieraient ; devant cette misère et devant ces injustices pouvait-il même être question d'œuvres d'art ? L'expérience russe commençait dès lors d'occuper ses pensées et les *Pages de journal* 1929-1932 nous le confiaient avec un enthousiasme et des réticences qu'il faut rappeler.

(A suivre.) R.-G. NOBÉCOURT.



Vient de paraître

— La Bibliothèque de la Revue des Cours et Conférences publie un *Spinoza* par J.-R. Carré et *Le roman de « Fiamenca »* par Georges Millardet (Boivin). — Claire Sainte-Soline publie *Antigone ou Pidulle en Crète* (Rieder). — Raymond Escholier fait paraître *Au pays de Cantegril* (Ferenczi).

— On signale encore : *Madinina ou Le voyage d'amour*, roman, par Georges Bénard (Editions Rivarol) ; *Georges Sorel et le syndicalisme révolutionnaire* par Jacques Rennes (Editions Liberté, 6 bis, rue de l'Abbaye, Paris) ; *L'urbanisme ou la vie heureuse* par André Vera (Editions Corréa) ; *L'Arc de triomphe de l'Etoile*, de 1876 à 1936, par Paul Moreau-Vauthier (Editions Rivarol).